

## DE QUELQUES AVATARS QUÉBÉCOIS ET ONTARIENS, 1980-1997

Danièle Letocha

*in* Jean Gayon *et al.*, *Bachelard dans le monde*

Presses Universitaires de France | « Science, histoire et société »

2000 | pages 95 à 102

ISBN 9782130499596

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/bachelard-dans-le-monde--9782130499596-page-95.htm>

Pour citer cet article :

Danièle Letocha, « De quelques avatars québécois et ontariens, 1980-1997 », *in* Jean Gayon *et al.*, *Bachelard dans le monde*, Presses Universitaires de France « Science, histoire et société », 2000 (), p. 95-102.  
DOI 10.3917/puf.gayon.2000.01.0095

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## DE QUELQUES AVATARS QUÉBÉCOIS ET ONTARIENS, 1980-1997

DANIÈLE LETOCHA\*

Je me dois d'ouvrir mon inventaire en rappelant l'importance du travail documentaire de mon collègue québécois, le P<sup>r</sup> Jacques G. Ruelland, qui a publié en 1980 une *Bibliographie des œuvres de Gaston Bachelard ainsi que des divers ouvrages que sa pensée et sa personne ont inspirés*<sup>1</sup>. Malheureusement, le caractère artisanal de ce document et son faible tirage (à 100 exemplaires) en ont limité la circulation, même à l'échelle locale. C'est pourtant un travail bien fait, qui eût mérité des éditions ultérieures capables d'en corriger les inévitables oublis et inexactitudes<sup>2</sup> tout en mettant la matière à jour.

Pour la période qui précède celle qui nous intéresse ici, cette *Bibliographie* offre un tableau universel<sup>3</sup> des publications sur G. Bachelard, duquel on peut dégager celles qui sont faites chez des éditeurs ou dans des revues savantes du Québec et de l'Ontario, en incluant également les travaux des Québécois et des Ontariens qui publient à l'étranger. On trouve alors le bilan suivant : huit livres<sup>4</sup>

\* Université d'Ottawa, Canada.

1. *Cahiers « Recherches et théories »*, n° 21, Département de philosophie, Université du Québec à Montréal, 1980 ; désigné ci-après par *Bibliographie*. L'ouvrage n'a pas eu recours aux moyens informatiques, encore rares à l'époque. Ce répertoire contient les références des causeries radiophoniques de Bachelard.
2. Et de le débarrasser des fautes de frappe.
3. Quant aux champs disciplinaires, aux langues et aux genres littéraires ; il faut cependant noter que Jacques Ruelland ne fait pas état des traductions d'œuvres du corpus bachelardien.
4. Par ordre chronologique : 1 / Rollo May, Ernest Angel et Henri Frédéric Ellenberger (ce dernier a enseigné la médecine psychiatrique à l'Université McGill de Montréal pendant vingt-cinq ans), *A New Dimension in Psychiatry and Psychology*, New York, Basic Books, 1958 ;

essentiellement ou largement centrés sur l'écriture de G. Bachelard ; dix articles savants<sup>1</sup> ; enfin, cinq thèses dont quatre de maîtrise ès arts et une de doctorat<sup>2</sup>. Après décompte des signatures multiples, il reste douze chercheurs différents dont une seule, le P<sup>r</sup> Eva Kushner, est présente à ce colloque, si je me fie au programme annoncé.

Pour la période postérieure à 1980, il n'existe pas de relevé systématique des travaux portant sur le corpus bachelardien qui permettrait d'identifier immédiatement les signatures et/ou productions québécoises et ontariennes, en français et en anglais.

Pour obtenir un tableau comparatif montrant le niveau d'activité de cette période, prenons d'abord l'indice du nombre des traductions en langue anglaise, champ dont la *Bibliographie* de J. G. Ruelland ne dit rien. Nous n'avons trouvé qu'une seule nouvelle traduction depuis 1980, en Amérique du Nord : celle que Édith et Frederick Farrell ont publiée au Texas, en 1988 (Dallas Institute of Humanities and Culture : Dallas Institute Publications), sous le titre *Air and Dreams : an Essay on the Imagination of Movement*<sup>3</sup>. C'est une très pauvre récolte si on la compare, pour la même période, aux titres traduits de P. Ricœur, de M. Foucault, de J. Derrida ou de G. Deleuze. Ainsi, la biblio-

2 / Maurice Lalonde, *La théorie de la connaissance scientifique selon Gaston Bachelard*, Montréal, Fides, 1966 ; 3 / Vincent Therrien, *La révolution de Gaston Bachelard en critique littéraire. Ses fondements, ses techniques, sa portée*, Paris, Klincksieck, 1970 ; 4 / Julien Naud, *Structure et sens du symbole. L'imagination chez Gaston Bachelard*, Tournai-Montréal, Desclée/Bellarmin, 1971 ; 5 / Madeleine Préclaire, *Une poétique de l'homme. Essai sur l'imagination d'après l'œuvre de Gaston Bachelard*, Tournai-Montréal, Desclée/Bellarmin, 1971 ; 6 / Jean-Pierre Roy, *Bachelard ou le concept contre l'image*, Montréal, PU de Montréal, 1977 ; 7 / Jean Theau, *La philosophie française dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, 1977 ; 8 / Serge Robert, *La logique, son histoire, ses fondements*, Longueuil, Le Préambule, 1978.

- 1 Signés par Michel Ambacher (1963), Eva Kushner (en anglais, 1963), Julien Naud (1967), Vincent Therrien (1971), Jean-Pierre Roy (1972), Maurice Gagnon (1975), Jean Theau (1976), Jacques Ruelland (2 en 1979) et par Jacques Brochu (1980).
2. Quatre maîtrises ès arts (Pierre Blanchet, Marcel Camerlain, Robert Gill et Guy Lafleur) plus un doctorat ès arts (Vincent Therrien).
3. Entre 1968 et 1971, quatre œuvres avaient été traduites, également en américain. Il s'agit de trois titres sur la poétique : par Daniel Russell, pour Orion Press, New York (1969), *The Poetics of Reverie* ; par Maria Jolas, avec avant-propos de Étienne Gilson, pour Beacon Press, Boston (1969, rééd. en 1972), *The Poetics of Space* ; par Colette Gaudin qui signe une substantielle introduction, pour Bobbs-Merrill d'Indianapolis (1971), une anthologie intitulée *On Poetic Imagination*, contre un seul titre pour le bloc épistémologique, soit *The Philosophy of No*, traduit par G. C. Waterston pour Orion Press, New York (1968).

thèque Morisset de l'Université d'Ottawa, reconnue pour son fonds philosophique et historique, affiche au catalogue *Hermès* 69 livres (plutôt que titres) de G. Bachelard en français et seulement 5 en anglais. Notre université bilingue est pourtant un lieu sensible aux contaminations littéraires et philosophiques, entre l'un et l'autre mondes linguistiques. Il faut donc penser que les Anglo-Saxons nord-américains n'ont pas encore découvert quel parti ils pourraient tirer d'un penseur qui rejette la perspective transcendante, la fixité métaphysique et le fondationnalisme, ce qui le rend, à certains égards, proche de R. Rorty par l'un des deux versants de sa pensée, et donc le place au cœur des débats les plus actuels de la théorie du sujet, de l'esthétique littéraire et de la narratologie américaines. C'est le théoricien de « la vie onirique », de ce qu'il appelle lui-même l'« homme nocturne »<sup>1</sup> qui a été véritablement reçu par le monde universitaire anglo-saxon, et très spécifiquement par les milieux de la théorie littéraire qui se situent à cheval sur la sémiologie, l'esthétique, la nouvelle rhétorique et la psychanalyse. Ces translations de langues et de champs ne vont pas sans susciter de profonds malentendus comme l'illustrent les cas de la réception respective de McLuhan et de J. Derrida, par exemple.

Néanmoins, il est évident que G. Bachelard reste réellement absent des discours épistémologiques anglo-saxons de l'après-guerre, celle-là même qui sert de référence obligée à nos recherches québécoises et ontariennes. Le paradigme de « l'homme diurne » qui construit et corrige les activités intellectuelles constituant les sciences de la nature n'a pas trouvé de pertinence dans une philosophie des sciences qui avait pour horizon la philosophie analytique et pour enjeu, le « falsificationnisme » de K. Popper. En général, le positivisme de Carnap et l'empirisme de L. Wittgenstein ont dominé les débats épistémologiques jusque dans les thèses « dures », arrogantes et méprisantes pour l'esprit spéculatif, qu'enseignait Mario Bunge au Département de philosophie de l'Université McGill de Montréal jusque dans les années 90. Et même le premier livre de Th. Kuhn<sup>2</sup>,

1. Dans l'introduction du *Matérialisme rationnel*, Paris, PUF, 1953.

2. *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, Chicago University Press, 1962, qui connut une révision en 1972 et une traduction française de mauvaise qualité.

dont la perspective et l'argumentation se rapprochent le plus de l'épistémologie historique à l'europpéenne, fut rapidement réduit à une discussion sur la validité de l'argument d'incommensurabilité des paradigmes. Le logicisme anglo-saxon réussit à obscurcir la pluralité des figures de la raison occidentale que Th. Kuhn avait repérée dans l'instauration de la physique galiléenne, par où son modèle s'apparente aux lectures discontinuistes de G. Bachelard et de G. Canguilhem, de D. Lecourt et de M. Foucault.

Bien évidemment, on ne saurait comprendre quelle fut la réception de Bachelard au Québec et en Ontario sans s'arrêter au poids de cette référence anglo-américaine autour aussi bien qu'au milieu de nous. Nous avons vécu et pensé entourés par la dominante du « sérieux » d'une philosophie analytique qui aspirait alors au statut de démarche scientifique. Comme le montrent, avec justesse (et une double vue de quasi *insider*) les textes de J. Theau<sup>1</sup>, c'est l'intention bachelardienne elle-même, la définition fondamentale de la démarche philosophique qui divergent radicalement lorsqu'on la compare à l'univers analytique : pour les penseurs français de toute allégeance,

« ... la philosophie n'est pas une certaine technique qui s'ajouterait aux autres pour en définir le sens et la portée selon un système formel à la fois plus général et plus parfait. Même quand on affirme, avec Bergson, que la philosophie doit cultiver un genre particulier de connaissance, ou bien, avec Brunschvicg et Bachelard, qu'elle doit avant tout savoir comprendre la science la plus moderne, par conséquent la plus complexe et la plus spécialisée, l'objet propre de la philosophie, ce par quoi précisément elle se distingue des sciences, des techniques et des arts, demeure le domaine de la raison commune, entendez la raison qui n'en est pas moins la plus haute pour appartenir à chaque homme et qui a pour tâche fondamentale la méditation des fins ainsi que la coordination des fins et des moyens. Or une telle tâche, à moins que les mots et les choses n'aient plus de sens, ne peut être accomplie par une technique, qu'elle soit mécanique ou symbolique. »<sup>2</sup>

1. Alors de l'Université d'Ottawa, cf. la conclusion de *La philosophie française dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle*, Éd. de l'Université d'Ottawa, 1977 ; et son article synoptique magistral « Remarques sur l'épistémologie américaine », dans *Philosophiques*, II (1976).
2. Cf. Jean Theau, *La philosophie française, op. cit.*, p. 181.

On voit que, rapportés à ce qu'ils *ne sont pas*, les discours philosophiques français se distribuent du même côté d'une faille tectonique, sauf pour ce qui concerne les thèses de J. Piaget dont le positivisme anhistorique et antispéculatif s'inscrit de plain-pied dans le contexte analytique. On devrait peut-être également faire exception pour l'écriture de J. Vuillemin.

Ce n'est pas parce qu'il est peu traduit que le vaste corpus bachelardien n'a pas trouvé d'ancrage dans les débats nord-américains ; au contraire, c'est parce qu'il appartient à une vision organique et « ascensionnelle » de l'homme, des savoirs et des vérités qu'il ne fut à peu près pas traduit en américain. Il faut alors se rendre compte de la réception de G. Bachelard ici, dans ce contexte bilingue spécifique, au moment où l'épistémologie poppérienne succède, dans nos universités, à l'althussérisme orthodoxe, soit de 1975 à 1985. G. Bachelard est perçu comme l'héritier de la grande tradition spiritualiste, et même métaphysique des Bergson et des Brunschvicg. Dans notre contexte théorique, son rejet de la substance, de la transcendance et des principes fondateurs fut souvent minimisé, sinon ignoré. Le rationalisme régional (quelque peu bavard) qu'il défend parut parfois se dissoudre dans la force cognitive qu'il reconnaît aux images : le dernier tiers de ses publications se limite à ce versant dont les littéraires ont fait une doctrine autonome<sup>1</sup>. Pour les philosophes, le rasoir de K. Popper pouvait alors paraître l'emporter. On se souviendra pourtant que certains séminaires de philosophie<sup>2</sup>, à l'Université d'Ottawa, faisaient une large place aux œuvres de G. Bachelard.

A partir de 1985, dans le déclin des modèles analytiques anglosaxons les plus intolérants et des doctrines structuralistes françaises les plus mécaniques qui, en abolissant l'initiative du sujet au profit des structures, avaient rendu marginal le monde actif de la conscience intellectuelle que G. Bachelard analyse, un nouveau décor se met en place, alléguant un caractère « postmoderne ». Et certaine-

1. Tandis que l'esthétique philosophique s'intéressait plutôt à Blanchot, à Bataille et à Derrida.

2. Au moins ceux de Jean Theau et les miens.

ment, il y a une intéressante intersection entre les figures de la subjectivité polymorphe et plurielle, discontinue et jouissive, que revendiquent les postmodernes et, d'autre part, la théorie bachelardienne d'un moi-Janus cultivant la séparation horizontale du régime de l'image et de celui du concept. De ce point de vue, en effet, on peut déjà entrevoir ce qui fonderait un nouvel intérêt pour l'ensemble du corpus bachelardien, et non pas seulement pour son versant nocturne.

Nous avons fait l'inventaire des publications principales qui jalonnent les années 1980-1997<sup>1</sup>. On trouve quatre thèses sur G. Bachelard : deux doctorats en anglais (philosophie, littérature, de 1992 l'un et l'autre) ; deux diplômes en français (une maîtrise de psychologie en 1992, un doctorat d'arts plastiques en 1990). Quatre articles savants s'étagent à intervalle régulier : 1 / de Bela Egyed, « Marxism, Science and Ideology »<sup>2</sup> fait une bonne place à G. Bachelard ; 2 / Yvon Gauthier compare G. Bachelard à des épistémologues non historiens plus récents dans « De la physique à l'épistémologie : B. d'Espagnat et I. Prigogine »<sup>3</sup> ; 3 / Jacques-Henri Gagnon a fait paraître dans une revue étudiante de fort calibre<sup>4</sup> « Anatomie de la rupture dans les sciences sociales » ; enfin 4 / un littéraire, J. Paquin, a publié « L'écriture de la vie pensée »<sup>5</sup>.

Pour marquer le centenaire de la naissance de G. Bachelard, en 1984, Guy Lafrance, professeur à l'Université d'Ottawa, a initié un ouvrage collectif sur le G. Bachelard épistémologue. Ce recueil de dix textes (par neuf signataires dont aucun n'est présent ici) a connu deux publications distinctes<sup>6</sup> : d'abord comme n° 1 du volume 57 de la *Revue de l'Université d'Ottawa / University of Ottawa*

1. Par le dépouillement de la banque du *Philosopher's Index* de Bowling Green (sur CD-ROM), des répertoires *Radar* et *Pérodex* qui ont maintenant fusionné dans *Repère*, enfin, par l'examen de la base de données *Francis* sur CD-ROM (depuis 1984) et des répertoires de thèses universitaires.
2. Cf. *Social Praxis*, 7, 1980.
3. Cf. *Logique analytique*, XXVII (1984).
4. Elle vient de mon département..., cf. *De Philosophia*, 8, 1988.
5. Cf. *Vox et images*, XX, 59, 1995.
6. Avec un contenu identique.

*Quarterly* (1987) ; puis, dans le format d'un livre, sous le titre de *Gaston Bachelard. Profils épistémologiques*, le n° 32 de la collection « Philosophica » des Presses de l'Université d'Ottawa<sup>1</sup>. C'est là l'ouvrage le plus important sur Bachelard pour les années considérées. Il comporte les chapitres suivants :

— Introduction de Guy LaFrance.

Première partie : Bachelard et le rationalisme scientifique

- Gilles-Gaston Granger : « Le rationnel selon Gaston Bachelard ».
- Jean-Claude Pariente : « Rationalisme et ontologie chez Gaston Bachelard ».
- Maurice Loi : « Bachelard et les mathématiques ».
- Michel Vadée : « Bachelard et le matérialisme philosophique ».
- Danièle Letocha : « Finitude et progrès anthropologique chez Gaston Bachelard ».

Deuxième partie : Bachelard et la philosophie

- Simone Goyard-Fabre : « Bachelard et Bergson : “deux grandes pensées” ».
- Hélène Védrine : « Comment mettre Roquentin au travail... ou Bachelard et Sartre sur l'imaginaire ».
- Jean-Paul Margot : « Bachelard et l'épistémologie française ».
- Clémence Ramnoux : « Pour un nouveau tissu linguistique de la philosophie ».
- Clémence Ramnoux : « Variations bachelardiennes sur le verbe être ».

Cette table de contributions indique que, si l'ouvrage fut conçu et publié à Ottawa, il ne compte que deux auteurs américains<sup>2</sup> parmi des Européens. C'est là l'autre dimension de notre milieu intellectuel : en effet, outre la conscience toujours précise et immédiate du contexte anglo-saxon dont j'ai fait état, nous sommes nombreux (y compris plusieurs anglophones et des collègues immigrants) à avoir établi des liens personnels et scientifiques avec l'Europe francophone, à l'occasion de thèses, de longs séjours d'études et de congés sabbatiques. Ces rapports directs avec les universitaires fran-

1. Également en 1987, 156 p., Guy LaFrance dirigeait cette collection.

2. Jean-Paul Margot était venu chez nous faire une thèse. Il retourna ensuite à l'Université de Cali, en Colombie, où il enseigne aujourd'hui encore.



çais, entretenus par des colloques et des congrès de tous ordres, nous mettent en prise sur des corpus, des modèles, des catégories et problématiques qui prennent pourtant une nuance différente outre-Atlantique. Ici, la désaffection relative où G. Bachelard est (en métropole et pour le moment) relégué n'a pas le même sens, ni les mêmes effets. Ce livre continue donc des fréquentations tranquilles du Bachelard philosophe du concept. Il fut apprécié et assez largement diffusé.

En conclusion, la mort de Fernand Dumont, le 1<sup>er</sup> mai 1997, m'amène à illustrer ces réseaux personnels entre maîtres européens et étudiants québécois. En deux endroits de son œuvre, F. Dumont parle avec émotion des séminaires de G. Bachelard qui lui ont laissé un modèle d'excellence épistémologique et humaine, tout à la fois. D'abord dans *Le sort de la culture*, dont la première édition date de 1987<sup>1</sup>, il raconte comment et pourquoi il a accroché la photographie de son propre père et celle de G. Bachelard dans sa bibliothèque personnelle et quels liens les relie<sup>2</sup>. Enfin, dans ses mémoires intellectuels, publiés par son fils l'automne dernier, sous le titre *Récit d'une émigration*<sup>3</sup>, F. Dumont reprend le souvenir de sa rencontre avec *Le nouvel esprit scientifique*, en classe de philosophie, et refait pour nous le cheminement qui le conduisit à s'inscrire, plus tard, dans les séminaires de G. Bachelard, à Paris, et enfin, à emprunter pour la renouveler en regard des sciences humaines, une large part de sa problématique du sens de la culture<sup>4</sup>. Ces pages attachantes de l'un des plus grands intellectuels québécois (et occidentaux, à mon jugement) suffisent à montrer que, en effet, le sort de notre culture eût été différent sans le patriarche de Bar-sur-Aube.

1. *L'Hexagone*, Montréal ; repris dans la collection « Typo » du même éditeur, en 1995 (Livre de poche), avec une très remarquable préface de Micheline Cambron.
2. Cf. p. 129 sq.
3. Montréal, Boréal, 1997.
4. Cf. p. 60 sq.